



La Section clinique de Nantes 2025-2026 :

Comment s'orienter dans la clinique à partir de la notion de sujet de l'inconscient ?

Le Séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « *Le Séminaire*, Livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ Freudien Éd., 2025.

Séance 2, le 6 décembre 2025 : Chapitres III, IV et V

Topologie du sujet par *Éric Zuliani*

Dans les premiers propos de la partie qui s'intitule « Sujet surface », Lacan indique la place exacte qu'il donne à ses lectures hors psychanalyse. Lacan examine dans ces parties, en effet, des linguistes, des théoriciens, dit-il¹, du nom propre, mais aussi des logiciens. Il indique alors que ce qui l'intéresse ce sont leurs flottements, leurs hésitations, leurs dérapages, bref leurs erreurs. Lacan veut-il leur faire la leçon ? Pas du tout : il n'est justement pas en position de professeur. Ces erreurs dans ces champs de connaissances, sont susceptibles d'éclairer celles que l'on fait dans le nôtre ; c'est son seul souci, et notamment concernant la fin de l'analyse qui se terminerait sur une identification². Il indique aussi que ses références à la linguistique, à la topologie, à la philosophie, à la logique ne relèvent pas de l'érudition, mais permettent de nous donner un fil conducteur. Ce fil concerne la question de savoir ce qu'est une expérience analytique authentique.

La boussole de Lacan dans ces chapitres est, comme le titre du chapitre III l'indique, d'appréhender, à partir de la structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient – ce qui n'est déjà pas une mince affaire –, la sorte de sujet qu'on peut lui concevoir et qui relève d'une topologie spéciale.

Psychologie : de l'âme ou des nœuds de discours

Lacan commence ce chapitre sans détours sur la psychologie, – perdue depuis les années cinquante qui marquent sa naissance comme discipline universitaire – dans la vaine recherche de son objet. D'où l'espèce de paix armée qui s'est installée d'emblée entre toutes ses sous-disciplines, signant l'aveu qu'il y avait donc plusieurs objets. Il faut ici relire ou lire l'article de

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ Freudien Éd., 2025, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 103.

Georges Canguilhem « Qu'est-ce que la psychologie ? » Or, pour définir une discipline il s'agit moins de définir son objet – l'âme –, son domaine – l'homme –, que son champ et de formaliser les lois qui le structurent.

L'objet pour la psychologie serait donc l'âme, la psyché, l'appareil psychique composé de facultés, l'esprit. Tous ces termes s'équivalent et ne font que répercuter un certain flottement, des hésitations, voire des paradoxes, bref une erreur dès le départ. Lacan souligne un amusant paradoxe concernant la prétendue intelligence inférée par Piaget, par exemple. Les psychologues se recrutent-ils par le truchement de l'âme puisqu'ils prétendent que l'âme, par le truchement de l'intelligence est instrument de la connaissance ? Aussitôt, Lacan exporte le paradoxe dans le champ de l'expérience analytique. Nous sommes à trois ans de sa proposition de la passe, et il pose la question de ce qu'il en est pour les psychanalystes en indiquant tout de suite que ce recrutement, s'il est sélection, doit se référer à la psychanalyse comme expérience, comme épreuve. Interrogeant la fin de l'expérience analytique, il en rappelle³ son début : c'est un sujet qui parle, c'est ainsi que cela commence. Comment, alors, se recrutent les psychanalystes ? Par une épreuve, celle de la fin d'analyse qui conclut une expérience qui se sera déroulée du début à la fin sous l'accent d'un sujet qui parle ; on saisit logiquement que le champ ouvert par Freud ne peut avoir que structure de langage. Lacan indique que cette question du recrutement des psychanalystes ne peut être posée qu'à ce niveau de la fin d'analyse, « niveau le plus difficile, dit-il, mais c'est aussi celui où il doit être résolu⁴ ». Lacan vise le fait que l'on dit dans ces années-là qu'une analyse se termine sur une identification – ce qui a une certaine actualité.

Pourquoi cette question de l'identification quant à la fin de l'analyse ? Freud nous a légué un problème, à savoir qu'une psychanalyse consisterait dans la traversée d'un certain nombre d'identifications, et spécialement des identifications phalliques, différentes côté homme et côté femme, chaque sexe ayant sa façon de conjuguer être et avoir. Cette dialectique débouche sur la fin de l'analyse où hommes et femmes trouvent une butée, différente selon leur position dans la sexuation. Le chemin de l'analyse se fait sous l'accent du terme de traversée des identifications. Mais pour Lacan, sélectionner les analystes à partir de cette notion d'identification, ignore complètement la façon dont l'expérience d'analyse est structurée⁵, et nécessite une autre topologie qui n'implique plus traversée ou franchissement, mais passage à l'envers, d'où la référence à la structure mœbienne. Lacan propose donc une autre perspective : si l'expérience analytique est structurée par le langage, que son médium est la parole, alors elle se déroule nécessairement dans le registre de la vérité. Ce registre est tout autre que celui de l'identification. Dans celui de la vérité peuvent se dire les libérations, les conquêtes, les révélations, le gain de plus d'authenticité qu'a permis l'expérience analytique. C'est tout l'inverse de l'identification. À partir du registre de la vérité, se libère ce qui était retenu par les nœuds... de langage. Ce passage m'a fait me souvenir que sur cette question des nœuds, Lacan en parlait déjà en 1946, et justement à propos de la psychologie : quel serait son domaine, son champ ? Celui de « l'insensé, [...] tout ce qui fait nœud dans le discours⁶ ». La psychologie dans les années cinquante, pourtant sous l'égide de Daniel Lagache, aurait été inspirée de saisir

3. *Ibid.*, p. 79.

4. *Ibid.*, p. 53.

5. *Ibid.*

6. Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 167.

ce coup de pouce de Lacan qui aurait donné à cette discipline l'unité de son champ. C'est dans ce même texte que Lacan tend la main à la psychiatrie de son époque en proposant que son domaine soit celui de la causalité psychique. Faisons le constat qu'aucune des deux disciplines n'a répondu favorablement à Lacan et que le sujet de l'inconscient n'y a pas sa place.

Structure mœbienne du signifiant

À partir de ce terme de nœud, Lacan en vient à la topologie qu'implique la structure du langage⁷. Il souligne un certain nombre de paradoxes dans certains abords du langage. Il y a, bien sûr, des théoriciens qui n'en font tout simplement pas cas. D'autres signalent la présence du langage, mais pour en minorer l'importance, pour le rabattre sur sa fonction de communication, pour en faire un organe, ou une faculté. Mais si le langage est instrument, sécrétion de l'intelligence, note Lacan, pourquoi est-il si mal foutu ? Ajouté à ce binôme intelligence – langage, les psychologues infèrent aussi le registre des pensées. À partir de ce trio de termes, Lacan propose alors une formule amusante : qui dit que l'intelligence ne serait pas une fonction « s'exerçant à se retrouver dans les difficultés que lui impose la fonction du langage ? ». Lacan propose cette formule avant tout à Piaget, pour souligner encore plus l'erreur de celui-ci. Il donne une formulation plus juste, en soulignant que c'est le fait que le sujet parle qui détermine les chemins de ses pensées, et non l'inverse⁸. Combien d'analysants témoignent, de ce fait, que la dernière séance a été fructueuse en chemins de pensée, mais qu'à présent qu'il faut dire, ces pensées sont fades, sans intérêt, inattrapables, et que donc il faut refaire à nouveau l'épreuve de prendre la parole dans la séance qui débute.

Effets de sens et signification

C'est à partir d'une première saillie sur le nom propre que Lacan revient sur la distinction entre sens et signification, afin d'éclairer la nature mœbienne du signifiant. C'est l'effet poétique qui rend le mieux compte de l'effet de sens ; une trop grande attention au registre de la signification viendrait le détériorer. Si l'on reprend les deux vers choisis par Lacan⁹ :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

Ces deux vers ont un sens poétique par leur constitution sonore. Il y a, certes une signification et sans doute à l'École ce registre est explicité, mais l'effet de sens poétique est ici produit de prime abord. La poésie permet l'évocation, et pour cela dénoue le registre du signifiant du registre du signifié. Le registre du signifiant est comme libéré, autonome : l'effet de sens précède, et ce peut être long, l'avènement de signification. Il a structure mœbienne dans le sens, où un effet de sens – poétique – s'obtient uniquement dans le registre de la mise en chaîne des différents signifiants, et sans recours à la signification. C'est comme une séance réussie : la coupure a produit un effet de sens, c'est-à-dire, a produit un non-sens, par l'accent mis sur un signifiant. Que se passe-t-il alors ? Vous quittez l'analyste un peu perplexe, sous le coup d'un effet de sens / non-sens¹⁰, car privé des significations... pendant un temps, car ça revient vite.

7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, op. cit., p. 54-55-56.

8. *Ibid.*, p. 80.

9. *Ibid.*, p. 19.

10. *Ibid.*, p. 119.

Lacan va plus loin en considérant que c'est l'expérience humaine elle-même qui est non seulement structurée par le langage, mais relève d'une topologie non-euclidienne¹¹. Comment Youri Gagarine passe-t-il l'épreuve de se retrouver dans le cosmos ? A-t-il été effrayé comme Pascal du silence éternel de ces espaces infinis ? (Il y aurait à dire encore aujourd'hui sur cette crainte du silence dont on fait encore l'expérience sans aller dans le cosmos). Gagarine y a paré grâce à ce petit cosmos qu'il s'est constitué et qu'on nomme réalité. Attention, pas cette réalité dont les tenants de l'âme de tout poil veulent se faire gardiens. Non, la réalité du sujet, si précaire et dont témoigne l'expérience analytique : sur le divan, extrait de votre réalité, de votre petit cosmos, c'est l'Autre scène qui surgit et qui est aussi vous. Ce ne peut être qu'un rapport mœbien qui unit votre cosmos et cette Autre scène.

Subversion lacanienne du nom propre

Dans ce chapitre IV, Lacan va aborder le nom propre. Mais dans la partie précédente, il a déjà donné une petite cartographie du débat linguistique sur le nom propre qui peut nous être utile. Le nom propre est : pour certains, *indicatif* (indique une particularité par exemple), *concret* (ex : Villefranche, qui veut dire affranchie d'un seigneur), *chargé de sens* (ex : Meunier).

Pour d'autres, au contraire, il est *arbitraire*, *vide* et *dépourvu de sens*.

Comment Lacan nous introduit au nom propre ? Par la façon dont Freud, considérant le sujet qui parle, a été aimanté par l'oubli du nom propre¹², qui ouvre sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Lacan opère tout de suite une substitution : trou plutôt qu'oubli, ce qui va servir son développement topologique. Freud, dans son livre, porte son attention uniquement sur le jeu des signifiants par rapport à ce trou soudain dévoilé dans la parole du sujet, et non sur les significations que pourrait sécréter ce trou. Ce faisant, Freud, en acte, dénoue les registres du signifiant et du signifié (*signans / signatum*). C'est à partir de ce pas freudien que Lacan va interroger le statut du nom propre¹³.

Pour ce faire, Lacan explore d'abord une veine de la linguistique qui tente d'isoler le nom propre comme un nom qui ne signifie rien, via deux notions linguistiques : celle de la « dénotation » et celle de la « connotation », introduite par Stuart Mill (philosophe logicien). Mais leur usage est variable selon les auteurs. En linguistique, cette opposition est utilisée dans une autre perspective. Elle sert en premier lieu à distinguer, dans la signification d'une unité, ce qui fait l'objet d'un consensus de la part des sujets parlants (la dénotation), et ce qui est particulier à un individu ou à un groupe d'individus (la connotation) : l'adjectif « blanc » dénote une certaine couleur, mais, selon les sujets, il peut connoter la pureté, la pâleur, la fadeur... Vous voyez qu'on retombe en partie sur le problème du sens et de la signification. Le nom propre relèverait d'une dénotation et n'aurait aucune portée significative. Lacan considère que c'est faux en illustrant son propos avec son propre nom. Jacques Lacan a bien sûr des effets significatifs et recèle bien des connotations jusqu'à nos sénateurs et députés. De plus, le nom propre n'est pas arbitraire ou pure convention, puisqu'à la limite, on peut dire que tout signifiant l'est.

11. *Ibid.*, p. 70-72.

12. *Ibid.*, p. 80.

13. *Ibid.*, p. 82.

En lisant ces pages, il m'est revenu un petit propos de Jacques-Alain Miller quand il est allé inaugurer en 1985, un pavillon « Jacques Lacan » dans un hôpital psychiatrique de Normandie. Il souligne que donner le nom de Jacques Lacan à un pavillon, « accomplit ce processus que lui-même nommait la “signifiantisation”, la transformation en signifiant. Ce signifiant, Jacques-Lacan, aura désormais un référent nouveau, qui n'est plus cette personne qui répondait à ce nom, quand on l'appelait [...] De nouvelles tournures, jamais dites, viendront dans la parole [...] on dira maintenant [...] “Je vais à Jacques-Lacan [...] Pour Jacques-Lacan, tournez à gauche” ». J.-A. Miller ajoute : « c'est ainsi que l'être parlant trouve son statut développé, qui est d'être-parlé », et rappelle qu'il est arrivé que « Lacan posa une fois la question de savoir pourquoi les hommes donnent des noms propres aux rues des villes. Il n'a jamais donné la réponse, mais on peut la reconstituer [...] le nom propre se distingue de rester le même à travers les langues (en plus de se donner), d'être un mot pour ainsi dire vide, disjoint des qualités, des attributs de l'être, un signifiant pur, dont la définition pose les problèmes les plus inextricables à l'analyse logique du langage. Pour le dire avec un grand logicien – Kripke –, le nom propre est un “désignateur rigide”, ce qui [...] le rend apte à identifier des référents nouveaux, à les instituer ».

Il conclut son propos en notant que « le rapprochement de ces deux syntagmes, “service-spécialisé” et “Jacques-Lacan” [a] quelque chose d'incongru, [...] comme une rencontre surréaliste. Cela est conforme aux propriétés du signifiant, lesquelles culminent dans le nom propre ». ¹⁴

Nomination versus identification

Alors, quelle est la manière dont Lacan appréhende le nom propre ? Un nom propre ça se déplace, ça se lègue ¹⁵, parfois longtemps, dans le registre d'une lignée. Un nom propre ça se donne aussi à un pavillon psychiatrique comme on l'a vu, mais aussi aux choses du monde : ce pourrait être la tarentule “Lacan” pour un zoologue féru de psychanalyse ; ce pourrait être aussi un nouveau corps céleste. Vous voyez au passage qu'on retrouve l'indication de J.-A. Miller sur le nom propre comme désignateur rigide pour nommer du nouveau. En même temps, le nom propre n'échappe pas aux lois du langage, déplacement, substitution, pluralisation : « Où sont les gaullistes ? », par exemple. On peut faire d'un nom propre un verbe : le parti socialiste va-t-il se retrouver, à la fin, *mélenchonisé* ? Le nom propre peut devenir simple nom : deux fois par semaine, vous sortez la *poubelle* (résultat d'une décision d'Eugène Poubelle). À ce stade, disons que ses développements sur le nom propre, sont l'occasion pour Lacan de substituer au registre de l'identification, celui de la nomination.

Il y a sans doute la satisfaction des professeurs s'intéressant à l'intelligence, il y a sans doute les délices des linguistes dans leur appréhension théorique du langage, il y a aussi la volupté du logicien abordant lui aussi le langage, mais : 1) ce qui est nommé « intelligence » ou « langage objet » existe-il ? ; 2) ces théoriciens font tous l'impasse sur l'implication du sujet, sa constitution, « à savoir de ce qui met l'homme en position d'avoir un rapport à tout ce qui peut

14. Miller J.-A., « Allocution de M. Jacques-Alain Miller », 13 septembre 1985, disponible sur internet : <https://www.psychanalyse-normandie.fr/spip.php?article22>

15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op.cit., p. 92.

se dire ou être¹⁶ ». Ainsi peut-on dire en toute logique que tous ces chercheurs, ces professeurs ont un rapport d'implication. C'est ce qui est rendu explicite dans le livre de Benjamin Labatut, *Maniac*, mais c'est aussi cela qu'il faut mettre à jour chez tous les Ramus¹⁷. Lacan parle donc moins du procès identification / désidentification, que de nomination qui unit en un nom : le trait symbolique et la valeur de désir, de jouissance. Lacan se sert de la dispute linguistique sur le nom propre, pour résorber le nom propre dans le registre des noms communs tout en nouant sens et signification comme nous l'avons vu. Ce nouage effet de sens et significations permet que se loge ce qui ne se dit pas, ce moment que je qualifiais de perplexité où l'on reste sans mots, moment de non-sens. Nous verrons dans les parties suivantes comment l'objet *a* introduit par Lacan subvertit toutes théories logiques notamment dans l'abord du langage. À ce titre, j'ai été surpris par la critique vive qu'il adresse à Claude Lévi-Strauss et sa « pensée sauvage¹⁸ ». Lévi-Strauss parle aussi de l'inconscient, il le dit même vide, ce n'est pas mal. Mais il l'équivaut à une matrice parfaitement logique, détachée de toute jouissance... Quel type de sujet pour cette matrice ? Bernard Porcheret rappelait la dernière fois le rejet de cette question par Lévi-Strauss.

Le trou et les surfaces

Après ce développement sur le nom propre, dont je rappelle que le point de départ est l'oubli du nom propre, Lacan précise : « C'est ici que prend sa valeur ce petit modèle [de la] bouteille dite de Klein¹⁹ ». Il s'agit pour Lacan de répondre à la question de savoir ce qu'est le nom propre. Je passe sur la bouteille de Klein en tant que telle, pour me concentrer sur ce qui intéresse Lacan dans cet objet. Ce qui l'intéresse est fait d'abord pour souligner que l'expérience analytique ne consiste pas à en rajouter du côté des significations, puisque ce dont souffre un sujet, ce sont des significations retenues, accumulées dans le sujet²⁰. Il s'agit plutôt qu'elles se vident : d'où la nécessité d'une ouverture, d'un trou par lequel elles puissent s'évacuer. Ce qui compte donc dans la bouteille de Klein, dans sa topologie particulière, c'est son trou, l'ouverture par laquelle peut se faire le vidage des significations, d'où « la libération » dont parlait Lacan tout à l'heure, que doit engendrer l'expérience analytique.

Dans le chapitre V, Lacan précise à nouveau ce qu'il tire de cette topologie²¹. Il y a la question du trou, donc du vide, ce que Freud a appréhendé par l'oubli, mais il y a aussi que dans la bouteille de Klein, on a une surface « qui se noue à elle-même » et qui pourtant s'en distingue dans les circulations. C'est très étrange et pourtant parfaitement apte à dire les rapports qu'un sujet entretient, par exemple avec le domaine du rêve, avec l'Autre scène. Vous avez rêvé et parfois vous pouvez l'affirmer. Eh bien il arrive qu'à la place de toute cette activité nocturne subsiste un trou : j'ai un trou, je ne saurais dire ce que j'ai rêvé. Secondement, vous avez rêvé sans que vous ayez pu donner votre assentiment, et pourtant c'est bien vous et en vous que ce rêve s'est fabriqué. Il y a donc bien le trou de la bouteille de Klein que Lacan souligne, mais aussi cette surface qui se noue à vous-même et qui a pourtant sa propre circulation, ses propres

16. *Ibid.*, p. 118.

17. Franck Ramus, ingénieur et chercheur en sciences cognitives. Il a été invité à débattre avec Anaëlle Lebovits-Quenehen sur *France Inter* le 24 novembre 2025.

18. Lévi-Strauss C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

19. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 84.

20. *Ibid.*, p. 88.

21. *Ibid.*, p. 104.

lois – les lois du langage. Lacan, par une autre manière de représenter la bouteille de Klein²², fait apercevoir les deux surfaces qui viennent s'insérer sur un même trou. C'est la forme qui permet de situer, dit-il, sous la trame des signifiants, le sujet, et c'est pourquoi Lacan peut y tracer les tours de la demande par exemple.

Cette topologie lacanienne vise d'abord à supplanter le schéma freudien grossier qui rend compte de la seconde topique et que l'on trouve dans son texte « Le moi et le ça ». Il vise aussi à plus de vrai²³, non pas au sens de la vérité, mais au sens de : plus réel. Il est intéressant de noter ces significations que recèle le mot vrai : à la fois quand il se distingue du faux ; son lien à la vérité, mais aussi au réel. Sans doute le terme d'authentique y a un rapport.

Perspective

Si on suit le développement de Lacan sur ces trois leçons, on constate qu'il arrive à la fin de la leçon intitulée « Sujet surface » au Nom-du-Père : on peut ainsi déceler un chemin du nom propre au Nom-du-Père. Il se trouve qu'une *short* vidéo de J.-A. Miller est sortie le week-end dernier dans laquelle il évoque la morale lacanienne comme étant une morale de la singularité. À ce propos, il indique que le Nom-du-Père n'est que l'expression d'un certain symptôme – il y en a d'autres – qui se trouve être – est-ce encore le cas ? – plus facile à collectiviser. Cette singularité est due au fait qu'il n'y a pas d'universel de l'espèce : il y a des trous, dit-il. Voyez l'importance de cette topologie d'un certain type de trous. La singularité, sous les espèces d'inventions, se loge dans ces trous : c'est le symptôme d'un sujet. Le Nom-du-Père, mais aussi le nom tout court, la nomination est celle de la singularité qui reste manifestation d'un trou au regard de l'universel ; la nomination n'y change rien comme l'indique Lacan dans son Séminaire « RSI », « la nomination est la seule chose dont nous soyons sûrs qu'elle fasse trou²⁴ ».

22. *Ibid.*, p. 110.

23. *Ibid.*, p. 117.

24. Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R. S. I. », leçon du 15 avril 1975, inédit.